

Mélanges et notices - III. Religion, morale et sociologie

La Réforme sociale, bulletin de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale (Paris, 1-16 novembre 1915)

Henry Clément

S. Baciocchi et F. Théron (éd.)



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/24440>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Référence électronique

Henry Clément, « Mélanges et notices - III. Religion, morale et sociologie », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], La première réception des *Formes* (1912-1917) (S. Baciocchi, F. Théron, eds.), 1, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 12 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24440>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Mélanges et notices - III. Religion, morale et sociologie

La Réforme sociale, bulletin de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale (Paris, 1-16 novembre 1915)

Henry Clément

S. Baciocchi et F. Théron (éd.)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Source primaire :

CLÉMENT Henry, « Mélanges et notices - III. Religion, morale et sociologie », *La Réforme sociale, bulletin de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale fondées par P.-F. Le Play* (Paris), 60 (117-118), Livraison du 1^{er}-16 novembre 1915, p. 430-434

Source(s) numérique(s) identifiée(s) :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5443788r/f435>

LA
RÉFORME SOCIALE

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE SOCIALE

ET DES

UNIONS DE LA PAIX SOCIALE

FONDÉES PAR

P.-F. LE PLAY

La méthode et la doctrine sociologique ont trouvé récemment leur résumé dans un livre important publié par M. Durkheim¹. Si l'on s'en tient à une sèche analyse, l'objet de cet ouvrage est, comme celui de la sociologie elle-même, l'étude dans un milieu spécial, aussi simple et aussi primitif que possible, par exemple chez les tribus australiennes, des formes de la pensée et de la pratique religieuses. Suivant les sociologues, plus on se rapproche des origines de l'humanité et plus on a de chances de découvrir les éléments primordiaux de la vie religieuse. De là une division de cette science en deux parties bien distinctes, l'une relative aux croyances et l'autre aux rites et aux cérémonies. M. Durkheim trouve le principe de la notion religieuse dans une force impersonnelle qui se développe avec l'âme collective de la société, pour se spécialiser et s'individualiser en quelque sorte dans les différents cultes et répandre dans le monde les catégories d'esprits et de dieux, les rites et les sacrifices expiatoires. Ce sont les facteurs sociaux dont dépend la religion et qui s'ajoutent aux catégories fondamentales de la pensée logique, à l'idée de temps, d'espace, de classe, de force et de cause ; celles-ci proviennent donc des mêmes origines sociales que la religion elle-même.

On voit par cette rapide analyse ce que l'école sociologique, directement issue de la critique allemande, pense de la religion. Il ne saurait être question de révélation, d'enseignement divin. La pensée religieuse s'est simplement formée dans l'humanité comme toutes les idées générales, par une sorte d'appel successif et ininterrompu des générations, dans le fonds commun de cet être spécial qui est la société. Peu importent les détails, peu importent tels ou tels peuples obscurs ; c'est le système qu'il faut retenir, avec sa suppression réfléchie de tout idéal et de toute transcendance.

M. Durkheim est actuellement le chef de cette école qui ramène toute la connaissance, la logique, la morale, les institutions, la religion à une simple vérification expérimentale. D'après les sociologues, il s'est formé [431] dans le monde une sorte d'âme commune, une conscience collective dont les données se sont constituées au moyen de superpositions insensibles, sans qu'il ait été besoin d'une révélation ni d'un centre primitif de foi et d'espérance surnaturelles. Cette méthode procède de celle de Hegel, qui s'est appuyé sur l'évolution de l'idée en marche pour ruiner le fondement de toute certitude dans la conscience contemporaine et pour empoisonner littéralement le XIXe siècle. Ces attaches allemandes du directeur de l'Année sociologique ne

sauraient nous étonner outre mesure, car, quoique né en 1858, dans le département des Vosges, M. Durkheim appartient à une famille d'origine israélite et bavaroise². À peine agrégé de philosophie, il fut chargé d'une mission en Allemagne, puis, après avoir professé dans différents lycées pendant quelques années, il fut nommé à la Faculté des lettres de Bordeaux, où l'on créa pour lui, en 1887, une chaire de sociologie, lui donnant ainsi le moyen de combattre bruyamment l'enseignement catholique sur l'origine des sociétés humaines. Depuis lors, il n'a plus dévié de sa méthode et de son but qui ont été, à la suite de M. Espinas, de faire de la sociologie une science distincte, créatrice d'une morale nouvelle ainsi que d'une conception tout humaine de la pensée religieuse. Il a exposé ses idées, en 1886, dans un article de la *Revue philosophique*^[3], où il combattait nettement les théories sociologiques de cette époque, celles de Spencer, qui avait soutenu que le culte des esprits a précédé le culte des forces de la nature, que l'animisme est antérieur au naturisme. M. Durkheim distingue surtout entre le social et l'individuel, et fait de cette distinction la base de toute philosophie. La religion est chose individuelle, tandis que la sociologie est chose sociale. La religion tend à maintenir l'équilibre dans la société et elle évolue quand elle n'est plus d'accord avec les conditions sociales qui l'entourent, car elle n'est au fond qu'une coutume, une discipline sociale. Comme la religion, la morale n'a pas de valeur parce qu'elle satisfait les conceptions individuelles, mais parce qu'elle est un lien entre les hommes et la condition même de la vie sociale qui, sans elle, serait une pure anarchie. C'est par la solidarité que les hommes sont attirés les uns vers les autres « aussi naturellement que les atomes du minéral et les cellules de l'organisme. »^[4] C'est encore dans la *Revue philosophique* (juillet 1887)^[5], et notamment dans les articles sur la *Quintessence du socialisme* de Schaëffle, sur les *Institutions religieuses* de Spencer, sur les ouvrages de Burdeau, Coste, Arréat, qu'on trouve sa théorie de la morale⁶ considérée comme une simple science des mœurs.

[432] « En Allemagne, dit-il, on n'apprécie plus la morale comme une science abstraite, même inductive, et reposant sur le simple principe de l'intérêt ; la morale n'est plus une chose en soi, il y a autant de morales que de types sociaux »^[7], et celle des sociétés inférieures est une morale au même titre que celle des sociétés cultivées. Il faut donc étudier les morales successives, suivant leurs transformations. « Nos croyances morales sont le produit d'une longue évolution ; elles résultent d'une suite interminable de tâtonnements, d'efforts et d'échecs, d'expériences de toute sorte. Parce que les origines en sont plus lointaines et très compliquées, il nous arrive très souvent de ne pas apercevoir les causes qui les expliquent... Cependant nous devons nous y soumettre avec respect, parce que nous savons que l'humanité, après tant de peine et de travail, n'a rien trouvé de mieux. Nous pouvons être assurés par cela même qu'il s'y trouve plus de sagesse accumulée que dans la tête des plus grands génies... Sans doute un jour viendra où la science de la morale sera assez avancée pour que la théorie puisse régler la pratique. »^[8]

Il n'y a donc aucun principe de morale, ni l'intérêt même social, ni la perfection, ni l'impératif catégorique, car la morale n'est ni éternelle ni immuable, c'est une simple conséquence, et ce qui est moral pour un peuple, pour un temps, peut être immoral pour un autre. Ce qui est moral, c'est le fait admis.

Le monde réprouve le dilettantisme individuel, et c'est par là que la division du travail sert au progrès social en créant des groupements humains qui n'existeraient pas sans elle. Elle est favorable à la solidarité et, par cela même, à la morale. « C'est la fonction la plus essentielle de la vie sociale. »^[9] Avec ce point de départ, on doit considérer le crime comme blâmable, mais seulement parce qu'il rompt le lien de la solidarité sociale et froisse les sentiments bien définis d'une société normale ; le châtement devient une simple défense de la société.

En somme, le fait social est supérieur et antérieur à l'individu et il s'impose à lui avec une force coercitive prépondérante. Le crime est une conséquence normale de la société ; il en fait partie intégrante et l'hypothèse d'une société sans criminels est absurde autant que non désirable. Du

reste, le crime est souvent une simple anticipation sur la morale qui sera plus tard. Ainsi comprise, la morale est purement objective et elle n'a plus à se soucier des conceptions métaphysiques. Telles sont les jolies doctrines auxquelles aboutit M. Durkheim. On sait qu'il a écrit tout un volume pour les appliquer au suicide, qu'il cherche à expliquer par des causes sociales, spécialement par le relâchement des liens sociaux qui se produit surtout aux époques de décadence. L'homme n'est rien en [433] effet, en dehors de la société, il ne peut rien comprendre à la morale et à la religion, et le suicide n'est qu'une conséquence des conditions dans lesquelles il vit.

L'inceste est du même genre. Le *totem* est un symbole *tabou* ou sacré, choisi par la tribu, la femme est tabou à certains moments, donc on ne doit pas la prendre pour épouse dans la même famille. Et voilà le seul motif, pour lequel on considère l'inceste comme un crime ! Voilà tout au moins l'origine de la morale sexuelle chez les Australiens.

Passons enfin à la religion, point suprême où aboutit la pensée humaine. Le mystère de l'infini ne se présente pas aux âmes d'une façon tangentielle et par exemple à cause de la notion plus ou moins grande que nous pourrions en tirer sur les lois de la nature, mais sous un aspect direct et primordial. Il nous faut savoir qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons et si la religion est un simple phénomène social ou un fait transcendant par excellence, un enseignement révélé par Dieu lui-même, une loi qu'il a imposée à notre conscience. C'est autour d'elle que luttent les hommes pour conquérir et posséder la vérité dont leurs âmes ont faim. La sociologie soumet le problème à la simple observation des faits ethniques et, dans ce but, elle étudie les croyances et les rites les plus anciens et les plus grossiers, pour arriver aux religions perfectionnées qui existent de nos jours. Ainsi, toutes les religions deviennent vraies à leur façon ; on peut les hiérarchiser, mais elles correspondent aux mêmes besoins et sont le développement les unes des autres. On peut y voir aussi des cosmologies destinées à expliquer les phénomènes naturels aux époques d'ignorance, ou encore un lien dont l'âme humaine a senti le besoin entre elle et un être supérieur et mystérieux auquel elle s'adresse par des prières et qu'elle cherche à se rendre favorable par des offrandes et par des sacrifices. Dans tous les cas, pour M. Durkheim et son école, la religion devient quelque chose de fort simple à la lumière de l'histoire et de l'ethnographie, on n'en trouve nulle part l'origine précise, car elle ne constitue pas une transcendance, elle provient du *social*, c'est-à-dire de l'ensemble des notions qui forment le fonds commun des hommes. Ainsi dégagées des obscurités qu'ont répandues sur elle les mythologies et les théologies, la religion est comme la notion de temps, d'espace, de cause, de personnalité, une simple catégorie de la connaissance humaine. L'édifice religieux a été construit peu à peu, pierre par pierre, grâce au travail continu des générations, et c'est ainsi que la pensée religieuse s'est perfectionnée en partant des croyances et des représentations les plus grossières pour en arriver de nos jours à la philosophie pure. Donc la religion, œuvre purement humaine, est une sorte de spéculation sur tout ce qui dépasse notre science, notre entendement, qui s'adresse au surnaturel, à l'inconnaissable, au mystère en [434] un mot (page 33)^[10]. Quand l'homme ne peut expliquer un fait, une loi naturelle, il fait intervenir la volonté consciente d'un être supérieur (page 36)^[11].

Toute la religion est là, d'après la sociologie. Malgré sa prétention à la rigueur scientifique, elle n'a donc rien inventé. Depuis des siècles et sous différentes formes, ce sont toujours les mêmes tendances qui se manifestent : on se refuse à admettre la révélation et, pour la remplacer, on construit des théories aussi fragiles que compliquées. Du reste, ces théories sont toujours à peu près les mêmes et les systèmes actuels ressemblent beaucoup à celui de Dupuis qui a cherché à établir dans *l'Origine de tous les cultes*^[12] que les croyances religieuses sont des représentations des forces naturelles et que les dogmes chrétiens eux-mêmes sont des allégories. Les théories pures ont essayé de s'adapter aux découvertes scientifiques et notamment à la biologie ; puis la critique allemande, toujours malfaisante, est intervenue et a créé une science qui tend à montrer la

société comme un tout différent de ses parties intégrantes, comme un être supérieur aux individus, ayant une conscience spéciale, qui se serait formée par de perpétuelles et inapplicables superpositions. Pour aboutir à ces conclusions, on s'appuie sur l'histoire de tribus ignorées et presque anonymes, comme les Fuégiens ou les Ashanthis, comme les sauvages de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande, au lieu de suivre dans la race blanche et chez les peuples occidentaux le développement de l'humanité civilisée.

C'est là le fait des systématiques, de ceux qui ne veulent pas soumettre leur orgueil, et qui opposent à l'enseignement chrétien, non pas les constatations réelles des sciences et la véritable expérience des siècles, mais de simples opinions personnelles, sans bases et sans autorité. L'inutilité de leurs efforts ne prouve qu'une seule chose, c'est qu'ils n'ont pas su comprendre l'ineffable clarté qui illumine la science des origines comme la philosophie tout entière aux yeux de ceux qui font avec humilité la prière enseignée par le Christ : *Notre Père qui êtes aux cieux !*

BIBLIOGRAPHIE

Dupuis (Charles-François), *Origine de tous les cultes, ou Religion universelle*, Paris, H. Agasse, an III, 7 tomes en 12 vol. et atlas

Durkheim (Émile), « Revue générale - Les études de science sociale », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 11 (22), juillet 1886, p.[61]-80

Durkheim (Émile), « La science positive de la morale en Allemagne », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 12 (24-26), juillet - septembre 1887, p.[33]-58, [113]-142 et [275]-284

Leguay (Pierre), *Universitaires d'aujourd'hui : Ernest Lavisse, Gustave Lanson, Charles Seignobos, Henri Lichtenberger, Charles-Victor Langlois, Émile Durkheim*, Paris, B. Grasset, 1912, 340 p.

Lévy-Bruhl (Lucien), *La morale et la science des mœurs*, Paris, Félix Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1903, 300 p.

NOTES

1. *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (Le système totémiste [sic] en Australie), par Émile Durkheim, un volume in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, Félix Alcan éditeur, Paris.

2. Sur ces tendances et ces origines, on consultera avec intérêt l'ouvrage de M. Pierre Leguay, *Universitaires d'aujourd'hui*, un volume, 1912, p. 256 à 397. On y trouvera aussi la nomenclature complète des ouvrages de M. Durkheim, antérieurs à celui qui nous occupe spécialement en ce moment. [Pierre Leguay, « E. Durkheim », *Universitaires d'aujourd'hui : Ernest Lavisse, Gustave Lanson, Charles Seignobos, Henri Lichtenberger, Charles-Victor Langlois, Émile Durkheim*, Paris, B. Grasset, 1912, chap.6, p. 255-397]

3. [Émile Durkheim, « Revue générale - Les études de science sociale », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 11 (22), juillet 1886, p.[61]-80]

4. [Émile Durkheim, « Revue générale - Les études de science sociale », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 11 (22), juillet 1886, p. 79]

5. [Émile Durkheim, « La science positive de la morale en Allemagne », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 12 (24-26), juillet - septembre 1887, p.[33]-58, [113]-142 et [275]-284]
6. Cette théorie a été spécialement développée plus tard par M. Lévy-Bruhl dans son Cours à la Sorbonne et dans son livre : *La Morale et la Science des mœurs*. [Lucien Lévy-Bruhl, *La morale et la science des mœurs*, Paris, Félix Alcan, « Bibliothèque de philosophie contemporaine », 1903, 300 p.]
7. [Émile Durkheim, « La science positive de la morale en Allemagne », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 12 (25), août 1887, p. 142]
8. [Émile Durkheim, « La science positive de la morale en Allemagne », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 12 (26), septembre 1887, p. 284 (conclusion)]
9. [Orig.] « Nous avons vu en effet que pour tous ces moralistes [de langue allemande] la fonction essentielle de la morale était d'adapter les individus les uns aux autres, d'assurer ainsi la survie du groupe. », Émile Durkheim, « La science positive de la morale en Allemagne », *Revue Philosophique de la France et de l'étranger*, 12 (25), août 1887, p. 138]
10. [« Définition du phénomène religieux et de la religion », Durkheim 1912 : livre 1, chap. 1, p. 33]
11. [« Définition du phénomène religieux et de la religion », Durkheim 1912 : livre 1, chap. 1, p. 36]
12. [Charles-François Dupuis, *Origine de tous les cultes, ou Religion universelle*, Paris, H. Agasse, an III, 7 tomes en 12 vol. et atlas]